

Émois et moi au féminin

À quoi rêvent les historiens quand ils déposent leurs outils ? A des petites histoires qui les délassent de la grande, des drames humains tragiques ou comiques parcourus d'émotions fortes, amour, ambition, envie, rapt, cachots, poisons, poignards, secrets, complots et mensonges. Robert Muchembled n'échappe pas à la séduction littéraire, et déclare dès l'avant-propos avoir hésité « entre conter et donner du sens » – comme si les deux s'excluaient fatalement – avouant un désir de se rapprocher des lectures qui ont enchanté sa jeunesse.

DOMINIQUE GOY-BIANQUET

ROBERT MUCHEMBLED

PASSIONS DE FEMMES AU TEMPS DE LA REINE MARGOT (1553-1615)

Seuil éd., 278 p., 20 €

Désir aussi de toucher un large public qu'il espère rassurer en renonçant aux lourds appareils bibliographiques du spécialiste, remplacés par des références culturelles supposées communes, de *Loft Story* au cinéma ou à la BD en passant par le slogan publicitaire, « parce que je le vauds bien ». Le lecteur est autorisé à « parcourir de manière buissonnière les productions de l'atelier habituel du chercheur », variante du tourisme éducatif développé depuis une décennie dans les parcs à thèmes et les musées.

Sans exiger d'un historien qu'il possède innée la maîtrise d'un feuilleteur, on aimerait que l'alibi littéraire ne devienne pas une excuse pour s'émanciper de toute rigueur. Si l'ouvrage invite à la promenade, c'est qu'il ne s'impose aucun ordre. À commencer par la périodisation affichée : la vie de la sulfureuse Marguerite de Valois délimite la tranche d'histoire retenue, 1553 à 1615, désignée sans qu'on sache pourquoi comme « l'époque tragique ». Hormis ces dates butoir, on ne voit guère de lien entre les Mémoires de « Margot l'indomptable » qui occupent le premier chapitre et la suite, une série d'aventures féminines cueillies dans les archives judiciaires, d'autant que les affaires citées sont presque toutes postérieures à 1590, après l'extinction des feux royaux.

Muchembled avait la matière d'un essai sur les plaidoiries féminines dans le style des *Récits de pardons* de Natalie Davis, ou d'un plaidoyer pro Margot, mais c'est un troisième sujet, « L'invention du Moi féminin », qu'il traite par intermittence entre deux contes au sens cryptique. Les femmes de son livre n'ont en commun que la passion, où l'historien veut

voir une stratégie pour dépasser leur condition, valoriser l'Ego féminin, en s'opposant au mode proprement masculin de la Raison. Or l'épouse du Vert Galant fut écartée du pouvoir non pour cause de rébellion ou d'infraction aux tabous mais de stérilité. Ses aventures ont servi à justifier une disgrâce que le défaut d'héritier rendait inévitable, elles ne l'ont pas causée. Quant aux frasques bourgeoises, elles n'avaient pas d'incidence politique. Muchembled note d'ailleurs que ses contemporains distinguaient Margot du commun des mortelles lorsqu'ils tentaient de la comprendre : « C'était probablement la seule manière de sortir d'une contradiction entre l'image très négative des filles d'Eve véhiculée

par la culture du temps et la redoutable puissance dont disposaient certaines d'entre elles. » Exemplaires ou exceptionnelles, ces puissantes dames ? c'est toute la question, qu'il ne se pose pas. Elizabeth d'Angleterre avait bien saisi l'enjeu quand, loin d'exprimer le point de vue de la gent féminine, elle se présentait à ses soldats en frère d'armes et déclarait n'être qu'un homme comme les autres.

Les questions qui intéressent l'auteur sont d'un autre ordre : « Rencontre-t-on vraiment l'amour au temps de la reine Margot ? » Rassurez-vous, les mariages clandestins l'inclinent à penser que oui, on connaissait déjà le mot et le sentiment à l'époque. Outre l'invention du Moi, la période de référence se voit attribuer toute sorte de découvertes qu'on aurait crues antérieures, comme le récit autobiographique, le crime passionnel, le tabou de l'inceste, et la passion amoureuse. Il va plus loin, « la passion et l'amour s'expriment alors plus fréquemment qu'on ne l'a prétendu », et on a même vu quelquefois l'opinion publique prendre parti pour un jeune couple rebelle contre des parents abusifs, comme chez Molière ou Shakespeare. Quant à savoir si les amants fugitifs pouvaient généralement compter sur la sympathie populaire en dehors des théâtres, difficile de l'évaluer sur la foi des exemples fournis.

Le rapt d'une certaine Madeleine à la barbe de son frère inspire à l'auteur ce commentaire péremptoire : « Enlever sa future femme constitue alors un must. Les jeunes nobles en rêvent, presque autant que de gloire. » « La lépreuse amoureuse », « la fiancée opiniâtre », « le mari empoisonnant », « l'imprécatrice protestante », « un ami partageur » ou encore « la bru du baron » viennent de tous les milieux et tous les coins du royaume illustrer ses points de vue, mais rien ne garantit que ces personnages de fabliaux extraits des archives soient plus représentatifs de la condition féminine « au temps de la reine Margot » que Margot elle-même ; on ignore en quoi ils sont exemplaires ou comment ils sont sélectionnés. Un chapitre joliment intitulé « Au malheur des dames » tire de quelques fragments de vies une vue panoramique du mariage au tournant du siècle, « matrice culturelle fondamentale » car « préoccupation majeure des mâles de ce temps » – ça, Rabelais l'avait déjà relevé.

Même s'il ne se sent pas tenu d'aligner toutes ses sources en note, on attendrait d'un historien confirmé d'autres références que des assertions du style, « Les mœurs du temps étaient brutales, Alexandre Dumas l'a bien montré dans ses romans ». Heureusement qu'il était là pour faire le travail, Dumas, car Muchembled pour sa part nous promène

d'aventures insolites en généralisations pour le moins hâtives, assorties de conclusions prévisibles sur les préjugés masculins, leurs justifications théoriques, et l'éternelle sujétion des femmes. Il a pourtant signalé d'entrée que le grand fossé de l'époque n'était pas tant la division des sexes que celle des classes. Après s'être présenté comme « *un auteur osant soutenir que le XVI^e siècle fut aussi dur pour la plupart des mâles que pour la majorité des filles d'Eve, tout étant question d'appartenance sociale* », il tourne le dos à cette hypothèse pour dresser des constats déjà bien éculés par vingt ou trente ans de féminisme anglo-saxon.

Plus originales que ses observations confirmant la tyrannie patriarcale ou l'existence d'un « double standard » discriminatoire, on note avec intérêt les tentatives des magistrats, pas tous obscurantistes malgré leurs moyens

inadéquats, pour détecter la vérité dans des témoignages conflictuels. Peut-être serait-il temps de rendre justice aux juges : Muchembled le note au passage, mais ce n'est pas l'objet de son livre, ces hommes-là s'efforcent d'obtenir des aveux ou des preuves irréfutables, et sont souvent plus modérés dans la répression que les accusateurs, notamment pendant la vague de sorcellerie qui affole toute l'Europe à la fin du XVI^e siècle. Selon lui, les magistrats qui acquittent l'assassin d'une épouse lépreuse « *ne sont certainement pas dupes de l'argumentaire masculin, mais ils en partagent assurément les principes* ». Pourtant l'époux avait été condamné à la pendaison en première instance, par un magistrat qui ne les partageait assurément pas. Et si les preuves manquent, les suspects sont libérés « jusqu'à plus ample informé » : pour peu qu'elles nient fermement, les

femmes soupçonnées du meurtre d'un conjoint s'en tirent aussi bien que les hommes, certaines résistent même mieux à la question.

Le Moi féminin reparait à la fin, au chapitre des « Réprouvées », où des affaires de possession comme celles de l'Abbaye du Verger, mieux documentées, permettent une analyse plus fouillée. L'affaire du Verger conclut sur la victoire de la foi, l'invention d'« *une matrice culturelle féconde, centrée sur l'étroit contrôle des pulsions et des passions* » féminines. La plupart des biographies ébauchées restent une énigme, faute de contexte, mais par ce qu'elles recèlent d'émotions et de désirs, de contraintes, d'élans contradictoires, elles esquissent une toile du jeune XVII^e siècle autrement vivante que la grille interprétative plaquée comme un remords tardif d'historien sur les contes dont il souhaitait nous entretenir.